

AU VICTORIA HALL

Avec Georges Brassens le temps ne fait rien à l'affaire

On se demande souvent pourquoi Georges Brassens prend encore la peine de chanter. La partie est toujours gagnée d'avance.

A nouveau, lundi soir, le Victoria Hall contenait plus de monde que pour le plus prestigieux gala de l'O.S.R.. Un public en or qui applaudit sans trop de discernement le meilleur et le pire lors de l'indispensable « défilé » précédant l'entracte.

Mais c'est simple, Brassens doit aimer ça. Enfin, depuis quelque temps, il a une autre raison.

Des gens mal intentionnés ont voulu enterrer prématurément le poète qui avait eu de graves ennuis de santé. Alors, Brassens vient leur montrer qu'il est toujours là, et que le temps ne fait rien à l'affaire.

Hier soir, il s'agissait aussi de savoir s'il avait maigri, si ce qu'on racontait était vrai.

De fait, si les tempes sont peut-être devenues grises, le teint et l'œil sont encore plus frais qu'aux premiers jours — sans parler des chansons.

Il entre de la même manière sur scène, il met toujours le pied, qu'il a solide, sur la chaise, il tient toujours sa guitare comme une hache. Les trompettes de la renommée sont bien embouchées avec lui. Brassens a chanté durant plus d'une heure, sans histoire, gentiment, comme pour effrayer les fossoyeurs.

Dès les premiers airs, ceux qui l'aimaient, et les autres aussi, tendirent une oreille souriante. Brassens chantait la Marquise et les temps qui aux plus belles choses se plaisent à faire un affront.

Dans ce monde de la chanson où l'on se vend si facilement à la mode, Brassens constitue l'une des rares exceptions. Il n'a pas changé. Ses nouvelles chansons, comme *Saturne* ou *La guerre de 14-18*, ne font aucun affront aux anciennes, comme *Le Testament* ou *Hécatombe*. On y retrouve le même équilibre entre le poème et la mélodie, et parfois les mêmes monotonies. C'est toujours cette voix triste et moqueuse qui s'exprime.

A ce propos, on pense que l'éditeur Seghers s'est un peu hâté d'intégrer Brassens à sa collection des « Poètes d'aujourd'hui ». Pourquoi le présenter entre Baudelaire et Ferré ? C'est ridicule. Et la gamme des valeurs ?

Brassens n'est pas un « coco rock » à la façon de Ferré. Il occupe dans la chanson une place à part, celle d'un garçon tendre et « râleur » qui dénonce de tout son cœur les bêtises sociales pour chanter les charmes des filles, et des aïbres. Quoi, Brassens est encore bien vivant ! Pourquoi l'enfermer aussitôt dans une anthologie ? Il a encore d'autres revendications à présenter pour notre plus vif plaisir.

Inutile de préciser que son succès fut immense. Le précédaient dans la première partie quatre noms du disque, paraît-il.

Le premier, un grand jeune homme, Jean Arnulf, grandira encore.

Le deuxième, Jean Obé, faisait ce qu'on nomme de l'humour noir dans un habit aux manches intentionnellement trop courtes. Il devrait aussi raccourcir ses textes.

Christine Sèvres est une grande fille venue du théâtre. Chevelure courte, voix légèrement éraillée, avec ce qu'il faut de coquetterie. Elle chante aussi Aragon. On lui pardonne tout. Elle a de la sensibilité.

On pardonne encore davantage à Boby Lapointe qui se présente en chantant « le monde est fou ». Sa démonstration est excellente.

Il s'appelle Boby... Il ne s'appelle peut-être pas comme ça... Il mange de la glace à la vanille... Il mange de la glace au citron... Presque tous ses airs sont construits sur ce modèle. Et il les chante avec des mouvements d'épaules. On n'invente rien. Finalement, dans la salle, personne ne lui résistait. Même si on entendait des réflexions du genre : « C'est trop bête. »

G. B.

La Tribune de Genève

12 novembre 1963

